
M A N U S C R I T

BICÉPHALE

de Mariana Hartasánchez

traduit de l'espagnol (Mexique) par Adeline Isabel-Mignot

cote : ESP20D1207

année d'écriture de la pièce : 2017
année de traduction de la pièce : 2020



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Personnages

VINZO : Ornithologue au caractère affable possédant des facultés extrasensorielles atypiques.

NORIA : Propriétaire et unique serveuse du restaurant « Je ne suis pas Marta ». Renfrognée, explosive et directe, mais indubitablement noble.

Scène 1

Restaurant, boui-boui familial « Je ne suis pas Marta », aux abords d'une route peu fréquentée. L'établissement ressemble aux motels qu'on a vus dans d'innombrables films américains, où routiers et voyageurs de tout poil s'arrêtent reprendre des forces. Il n'y a qu'un client, Vinzo, assis à une table dont les couverts sales du client précédent n'ont pas été retirés. Il tient une tasse qu'il observe attentivement. Noria semble occupée à des affaires qui lui paraissent plus importantes que de s'occuper de son client.

VINZO : Qu'est-ce qu'un lieu commun ?

NORIA : Ici.

VINZO : Ici, ça vous paraît être un lieu commun ?

NORIA : Oui.

VINZO : Qu'est-ce qu'un lieu commun ?

NORIA : Un lieu qui n'a pas de... d'élément distinctif... qui est ennuyeux... où tout peut arriver sans qu'il se passe rien... où tous les clients sont les mêmes...

VINZO : Ah. Mais je vous le demandais au sens littéraire du terme « lieu commun ».

NORIA : Comment ?

VINZO : Oui. Le terme « lieu commun » se rapporte à des phrases ou à des mots qui ont pu être intéressants, mais qui, à force d'avoir été trop employés, ont perdu leur... efficacité.

NORIA : Ah.

VINZO : Oui. Comme par exemple « ton haleine telle une brise matinale ».

NORIA : Mon haleine ? J'ai mauvaise haleine ?

VINZO : C'est un lieu commun.

NORIA : Je comprends pas.

VINZO : Oui. Beaucoup de gens ont comparé l'haleine d'une belle femme à la brise matinale.

NORIA : Vous êtes en train de me dire que je suis belle ?

VINZO : Je ne parlais pas de vous, mais d'un poète qui dirait à une femme « ton haleine telle une brise matinale ».

NORIA : Donc vous me trouvez pas belle.

VINZO : Non !

NORIA : Non ?

VINZO : Je veux dire que si, je vous trouve belle. Mais que je ne suis pas poète.

NORIA : Des œufs ?

VINZO : Quoi ?

NORIA : Vous voulez des œufs pour le petit déjeuner ?

VINZO : Ah. Oui, merci.

NORIA : Vos œufs tels un chien écrasé sur la route ?

VINZO : Comment ?

NORIA : J'utilise un « lieu commun » pour parler d'œufs brouillés.

VINZO : Ah. Eh bien... En réalité ce n'est pas très commun de comparer des... œufs brouillés avec... un chien qui s'est fait massacrer par des automobiles qui filent sur l'autoroute...

NORIA : Ah non ?

VINZO : Que pensez-vous de « vos œufs tels les yeux d'un dépravé plaqués sur les seins de cette femme plantureuse » ?

NORIA : Vous regardez mes seins ?

VINZO : Non, non, non !

NORIA : Vous êtes bizarre. Et vous me faites perdre mon temps.

VINZO : Je suis désolé.

NORIA : Vous avez au moins quelques scrupules. Il y a beaucoup d'hommes qu'en ont même pas. Je vous apporte le repas tout de suite.

Vinzo agrippe un verre qui se trouve sur la table. Il jette un coup d'œil dans le local désolé pour s'assurer que personne ne l'observe. Lorsqu'il constate qu'il est le seul client, il se met à chuchoter.

VINZO : Les auteurs contemporains ont toujours évité les « lieux communs » comme la peste. Chaque fois qu'on souhaite décrire un homme de lettres, on critique sévèrement son usage inconsidéré de phrases toutes faites et de métaphores éculées. Nous devons apprendre à redécouvrir la beauté de ce qui est commun, l'élégance des mots connus. Lorsque je découvre une phrase toute faite au milieu d'un texte actuel, à la différence de mes collègues critiques, je salue son auteur pour la hardiesse et le courage qu'il a manifesté en osant s'affranchir du stigmatisme de

l'originalité. Vivent les lieux communs, qui sont un havre de paix, tel le retour au foyer et à la chaleur d'un être aimé qui nous a longtemps manqué !

NORIA : Vous parlez tout seul ? J'aime pas les hommes qui parlent tout seuls.

VINZO : Excusez-moi.

NORIA : Je vous ai pas demandé si vous vouliez boire quelque chose.

VINZO : Non.

NORIA : Vous voulez rien boire ?

VINZO : Si, je veux bien boire quelque chose.

NORIA : Alors pourquoi vous m'avez répondu « non » ?

VINZO : Vous avez dit : Je vous ai pas demandé si vous vouliez boire quelque chose. Et moi j'ai dit : Non. J'ai confirmé votre affirmation. Vous ne m'avez, en effet, pas demandé si je voulais boire quelque chose.

NORIA : Hmm hmm. Eh ben maintenant je vous le demande : Est-ce que vous voulez boire quelque chose ?

VINZO : Oui. Je vous remercie.

NORIA : Qu'est-ce que vous voulez ?

VINZO : Un thé.

NORIA : Y en a pas.

VINZO : Alors... de l'eau.

NORIA : Y en a pas non plus.

VINZO : Vous n'avez pas d'eau ?

NORIA : Que des boissons fraîches.

VINZO : Je ne bois pas de boissons fraîches.

NORIA : Et des Pircolinos.

VINZO : Des Pircolinos ?

NORIA : C'est des jus de fruits. Ils sont faits par une petite entreprise près d'ici. À 100 km.

VINZO : Vous n'avez pas d'eau gazeuse ?

NORIA : Non.

VINZO : Alors un Pircolino.

NORIA : Un « Pircolinos ». Ça se dit au pluriel. Comme un albinos.

VINZO : Ah. C'est bon à savoir.

NORIA : Pomme ou goyave ?

VINZO : Peu importe.

NORIA : Non. Y a pas de peu importe. Pomme ou goyave.

VINZO : J'ai fait quelque chose de mal ?

NORIA : Quoi ?

VINZO : Pour que vous vous mettiez en colère.

NORIA : Je suis toujours en colère.

VINZO : C'est bon à savoir. Je vais venir pour le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner tous les jours pendant deux mois.

NORIA : C'est une menace ?

VINZO : Non !

NORIA : Je plaisante.

VINZO : Ah.

NORIA : Permettez que je vous enlève ces verres sales. Toutes les tables étaient propres, mais vous avez justement voulu vous asseoir à la seule où il y avait des couverts sales.

VINZO : Oui. Qui s'est assis ici avant moi ?

NORIA : Un type bizarre. Mais moins bizarre que vous.

VINZO : Un critique littéraire.

NORIA : Je sais pas.

VINZO : Moi, je crois le savoir.

NORIA : Il y a toutes sortes de drôles d'oiseaux qui viennent ici. Mais ils viennent qu'une fois. Parce que, comme vous avez pu le remarquer, ce restaurant est au milieu de nulle part. C'est pour ça que je vous crois pas. Vous allez pas revenir. Personne revient. Cette baraque, ce cul-de-sac culinaire, c'est un lieu de passage, une île perdue dans le désert. Alors je peux me payer le luxe de maltraiter la

clientèle, de gueuler et de faire une tête de chien méchant. J'ai pas besoin d'être agréable parce que j'aurais jamais à voir la tête de quelqu'un plus d'une fois.

VINZO : Je suis désolé de vous décevoir, mais moi je vais revenir. Je suis ornithologue. Il y a un nouveau complexe résidentiel qui va être construit de l'autre côté de la route. Je suis là pour veiller à ce qu'on ne mette pas en danger l'habitat du grand tétras veiné, une espèce très rare. Endémique.

NORIA : Alors c'était vrai. Ils vont construire cette connerie. Qui peut avoir envie de vivre ici ?

VINZO : C'est un secteur privilégié. Situé entre deux villes importantes. Qui possède un lac.

Le téléphone sonne. Noria répond.

NORIA (*au téléphone*) : Restaurant, boui-boui familial « Je ne suis pas Marta » ? Oui... Laissez-moi regarder. (*Noria examine du regard, la table où est assis Vinzo.*) Non. Je vois pas de cahier sur la table. Vous êtes sûr que vous l'avez laissé là ? Vous me traitez de voleuse ? Écoutez Monsieur, j'ai aucune raison de prendre les affaires d'autrui... (*Elle se souvient tout à coup de quelque chose.*) Permettez ! Je crois que j'ai trouvé qui peut avoir votre cahier. (*À Vinzo*) Hé ho, rendez-moi le cahier du type à lunettes qui était assis là avant vous.

VINZO : Je ne l'ai pas.

NORIA : Vous l'avez. Faites pas l'imbécile.

VINZO : Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

NORIA : Le monsieur au téléphone dit qu'il est critique littéraire, et il y a quelques minutes vous avez dit quelque chose à propos d'un critique littéraire, donc, vous êtes un sale voleur.

VINZO : Cette déduction n'est pas juste.

NORIA : Ah non, bien sûr, ce putain de métier est tellement courant ! C'est comme ça que vous avez deviné que le type qui s'est assis là, avec sa tête d'ornithorynque qui louche, travaille dans ce secteur qui est si rentable et si populaire. Vous vous foutez de moi ! (*Au téléphone*) Vous êtes encore là, Monsieur ? Oui, vous ressemblez à un ornithorynque qui louche. Oui, je suis malpolie, et alors ? Vous voulez votre petit carnet ? Alors faites-moi une description de l'objet susmentionné... Hmm, hmm, hmm. Attendez un moment.

Noria lâche le téléphone, arrache de force sa valise à Vinzo, l'ouvre et en renverse le contenu sans la moindre pudeur. Caleçons, costumes, livres, brosses à dents et toutes sortes d'effets personnels volent dans les airs.

VINZO : Je vous en prie ! Ne faites pas ça ! Je suis quelqu'un de méticuleux... Non, s'il vous plaît !